

# Le lourd héritage

Texte Stéphanie LE BARS  
Photos Miranda BARNES

# des

## Pères fondateurs.

L'HISTOIRE AMÉRICAINE L'A LONGTEMPS OCCULTÉ : LES PREMIERS PRÉSIDENTS DES ÉTATS-UNIS FURENT ESCLAVAGISTES. TEL JAMES MONROE, LE CINQUIÈME D'ENTRE EUX. LES ANCÊTRES DE GEORGE, ADA OU JENNIFER ÉTAIENT ESCLAVES À HIGHLAND, SA PLANTATION EN VIRGINIE. UN LIEU DEVENU MUSÉE AUQUEL CES DESCENDANTS APPORTENT DEPUIS PEU LEUR CONTRIBUTION. UN MOYEN D'ÉCLAIRER LEURS CONCITOYENS SUR LA RÉALITÉ DE CE QUE FUT L'ESCLAVAGE. UNE FAÇON AUSSI, POUR EUX, DE SE RÉCONCILIER AVEC LEUR PASSÉ.



George Monroe Jr., 46 ans, vit non loin de Highland, l'ancienne plantation du président Monroe, où ses aïeux furent esclaves.

Ci-dessus, l'église baptiste de Middle Oak, à quelques kilomètres du domaine, fondée en 1891 par d'anciens esclaves de la plantation.

Page de droite, l'une des maisons du quartier des esclaves reconstitué.



**TOUTE LEUR VIE, LES MONROE ONT SU.** Vaguement. Sans se le dire vraiment. Mais, de génération en génération, ils savaient. Ces familles de Noirs américains, installés dans les environs de Charlottesville (Virginie), se doutaient que leur patronyme n'était pas sans lien avec celui d'un des Américains les plus illustres de l'histoire : James, cinquième président des États-Unis, père de la doctrine du même nom, propriétaire terrien et, donc, dans cette Virginie du début du XIX<sup>e</sup> siècle, esclavagiste.

Depuis toujours, George Monroe, 67 ans, son fils qui porte le même prénom, 46 ans, leur cousine Ada, 80 ans, et une partie de leur parentèle imaginaient bien que le domaine de Highland, nom de l'ancienne plantation du président, abritait une partie de l'histoire de leur famille, tout autant que celle du compagnon de route de Thomas Jefferson.

On est loin ici des champs de coton du sud du pays, des rives humides du Mississippi irriguant d'immenses propriétés entrées dans l'imaginaire collectif comme les symboles de l'esclavage. Les pâturages verdoyants, les fermes bordées de barrières blanches immaculées évoquent plutôt la Normandie ou l'Auvergne. Il n'empêche : l'histoire des États-Unis, elle, est bien là. Ce coin de Virginie est un concentré des tensions américaines, une terre meurtrie par les batailles de la guerre de Sécession

(1861-1865). À quelques kilomètres de Highland, Charlottesville est devenue, en août 2017, l'épicentre du suprémacisme blanc et de ses vents mauvais. À l'issue d'un rassemblement de l'extrême droite, nostalgique des États du Sud, une contre-manifestante y a été tuée dans une attaque à la voiture-bélier.

Face à ce passé qui ne passe pas, aucun Monroe, jusqu'à récemment, n'avait voulu franchir les quelques kilomètres de routes de campagne bucolique menant à la propriété de l'ancien président, cernée de champs soignés. George Monroe père n'aurait pour rien au monde longé la magnifique allée de frênes menant à la statue imposante du grand homme, à proximité de la maison de bois blanc, ouverte au public dès les années 1930 et transformée en musée depuis plus de quarante ans. À quoi bon ? Il serait inmanquablement tombé sur le quartier des esclaves, une série de maisonnettes propres et rénovées, témoignages romantiquement revisités d'une réalité autrement plus cruelle. « *Toute ma vie, je n'ai pu prononcer le mot plantation* », explique ce fonctionnaire à la retraite, rencontré sur les lieux avec des membres de sa famille et la conservatrice du musée, Sara Bon-Harper. « *Pour nous, cela remuait trop de choses terribles. Pourquoi aurait-on voulu visiter un lieu où nos ancêtres ont été torturés ?* », interroge la Virginienne à l'accent chaloqué. Soucieux de précision, il ○○○





« On vit encore avec le souvenir de la ségrégation, qui a été la suite historique de l'esclavage », explique Ada Monroe, 80 ans, descendante d'esclave de Highland.

En haut, la statue du président James Monroe à Highland.

Page de droite, dans une ancienne maison d'esclave du domaine.

○ ○ ○ choisit ses mots posément, mais son ton, calme, dissimule mal un fond de colère.

Une même réticence a longtemps retenu Jennifer Stacy, passionnée de généalogie, de se rendre « là où tout a commencé ». Monroe par sa mère, cette érudite, employée fédérale à Washington, a mis les pieds pour la première fois sur le domaine en 2017. « Quand on s'appelle Monroe et qu'on est noir, on se doute bien de la manière dont les choses se sont passées. C'est douloureux de se dire que nos ancêtres furent des êtres humains possédés par d'autres êtres humains. On préférerait se tenir à distance de cette histoire », témoigne l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de Ned, l'un des rares fils d'esclave affranchi de la plantation Monroe dont la famille a conservé une trace. Le lopin de terre qui lui fut octroyé est toujours dans la famille. Car les Monroe noirs de 2020 descendent bien en droite ligne des quelque 250 esclaves que possédait l'homme d'État. En les vendant avec sa propriété en 1828, il leur a légué son nom de famille, un droit élémentaire dont ces êtres humains arrachés à l'Afrique avaient été spoliés à leur arrivée sur le continent américain.

Il y a trois ans, fort de cette conviction, le fils de George, même corpulence massive, même franc-parler que son père, a commis l'impensable : un samedi, ce banquier s'est présenté au guichet du musée, a déclaré s'appeler Monroe, expliqué que ses ancêtres avaient travaillé là et qu'il souhaitait en savoir plus sur cette « connexion ». « Je passais devant le panneau de la propriété depuis que j'étais enfant, je savais qu'il y avait un lien, mais les anciens ne voulaient jamais trop parler de ça », explique-t-il autour d'une collation servie dans le domaine. Ses premiers pas sur place l'ont bouleversé : l'émotion de marcher sur les traces de ses ancêtres enchaînés, de toucher des arbres qu'ils avaient pu toucher, de parcourir les bâtiments qu'ils avaient construits. Veillant sur la propriété, un chêne multicentenaire, surnommé « l'arbre témoin », lui a paru particulièrement évocateur de ce lien.

La conservatrice du musée, Sara Bon-Harper, a immédiatement compris la valeur de cette rencontre. « Impliquer les descendants des esclaves dans l'interprétation de cette période s'est imposé comme une évidence. Ce lieu était autant leur maison que celle de James Monroe. » Et cette

universitaire va plus loin. « De qui racontions-nous l'histoire ici ? Et pourquoi cette histoire devait-elle être racontée exclusivement par les hommes blancs ? », demande l'anthropologue et archéologue.

La collaboration en cours entre l'institution et les descendants va permettre au musée d'inclure l'histoire des familles Monroe afro-américaines au récit de la plantation et de les faire activement participer aux choix du musée. « On a sept ou huit générations de Monroe enterrées dans le cimetière local, explique Jennifer Stacy. Mes grands-parents, nés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avaient la mémoire de leurs propres grands-parents, tenus en esclavage ici. Or ces histoires sont rarement présentées et, malheureusement, on ne possède aucun objet qui en témoigne. » Elle-même a pourtant ressenti « une familiarité » la première fois qu'elle a foulé le sol de ces terres. « C'était comme si quelque chose de très ancien me remontait à la mémoire ; je le ressentais dans mon âme, plus que dans ma tête. »

Ce projet constitue aussi l'occasion de réévaluer l'image des « grands hommes » et leur relation ambiguë avec l'esclavage. Comment prétendre poser les bases d'une société démocratique, fondée sur les droits de l'homme, tout en réduisant d'autres hommes à l'état de chose que l'on peut s'approprier ? La question taraude tout autant les descendants d'esclaves que l'universitaire. Cette interrogation est depuis quelques années abordée dans d'autres propriétés des Pères fondateurs : celle de George Washington à Mount Vernon ou celle de Thomas Jefferson à Monticello. Dans l'une, une exposition sur l'esclavage est présentée de manière permanente à l'entrée du musée. Dans l'autre, la relation de Thomas Jefferson avec Sally Hemings, l'une de ses esclaves et leurs six enfants, est désormais amplement racontée. « On est passé de la célébration à l'exploration, explique Sara Bon-Harper. Mais l'esclavage reste mal enseigné à travers le pays, surtout quand on aborde la biographie des Pères fondateurs. Or, il faut prendre en compte la complexité de l'histoire. »

À Highland, depuis 2016, des guides sont à même de répondre aux questions des visiteurs (blancs pour la plupart) relatives à l'esclavage. « Il faut réexpliquer qu'il n'y avait pas de "bons" maîtres, que la brutalité était inhérente à la possession d'êtres



humains», constate la guide Sharon Hiner. Mais, sur le site, le quartier des esclaves reconstitué voisine avec une maison d'hôtes accueillant des mariages et des réceptions. Un mélange des genres pour le moins maladroit auquel Sara Bon-Harper espère bientôt remédier.

Sous l'impulsion de son fils, George Monroe père, qui ne voulait pas se confronter aux errements de l'histoire, a finalement franchi le pas il y a deux ans. « Les gens ont besoin de savoir d'où ils viennent », explique-t-il aujourd'hui. D'autant que flottait dans la famille la possibilité d'un lien de sang avec James Monroe. Un test génétique réalisé par George fils a un peu semé le trouble : 27 % de son ADN est d'origine européenne. Rien ne permet, pour l'heure, d'en déduire une parenté avec l'ancien président. « Ce type de découverte relativise le concept de race et devrait permettre d'avoir des débats plus apaisés sur les questions raciales aux États-Unis », espère ce passionné d'histoire. « Plus on en sait sur cette histoire pas si ancienne, plus on a de chances de construire des ponts entre les communautés », confirme aussi Martin Violette, un ancien guide de Highland, dont les recherches sur les premiers Monroe ont contribué à découvrir leurs descendants en Virginie et en Floride, où une partie des esclaves du chef d'État avaient été vendus.

Car, pour tous, le travail de mémoire effectué avec les responsables de

Highland doit permettre d'en dire autant sur le passé que sur le présent ou l'avenir. « Cette démarche rend possible une forme de réconciliation avec le passé. Car il y a encore chez les descendants d'esclaves un mélange de colère, de honte, de tristesse, de désolation », confirme Jennifer Stacy. Elle ressent toujours une forte émotion à la pensée de ces générations perdues. « Je suis plutôt quelqu'un de miséricordieux, mais l'esclavage, cela, je ne peux pas pardonner. »

D'autant que, comme ses cousins, elle constate à quel point l'héritage de l'esclavage et les ravages de la ségrégation, qui a sévi jusque dans les années 1960, pèsent toujours sur la société américaine. Issue de la classe moyenne, la quinquagénaire, qui fut la première de sa famille à fréquenter une classe non ségréguée – la mixité raciale à l'école date de 1953 – se souvient de la « honte » éprouvée lorsqu'il était question de l'esclavage dans les cours d'histoire. « À la fin des années 1960, on avait toujours des consignes : ne pas regarder les Blancs dans les yeux pour éviter les problèmes. Et, aujourd'hui encore, on apprend à nos garçons comment rentrer en vie à la maison s'ils se font arrêter par la police pour avoir brûlé un feu rouge ! », regrette-t-elle dans une allusion aux violences policières à l'encontre des jeunes Noirs.

« On vit encore avec le souvenir de la ségrégation, qui a été la suite historique de l'esclavage », confirme Ada,

“L'esclavage reste mal enseigné à travers le pays, surtout quand on aborde la biographie des Pères fondateurs. Il faut réexpliquer qu'il n'y avait pas de 'bons' maîtres, que la brutalité était inhérente à la possession d'êtres humains.” Sara Bon-Harper, conservatrice au Musée Monroe

entre colère et fatalisme. Pas une ride n'abîme son visage lorsque les souvenirs remontent. Mais la main de la vieille dame assise sur un canapé se crispe sur sa canne à l'évocation des « souffrances » de sa jeunesse. « On ne pouvait pas utiliser les mêmes transports, les mêmes toilettes, les mêmes restaurants que les Blancs. Lorsqu'on allait dans un magasin, on nous suivait à la trace, car les vendeurs avaient peur qu'on les vole. On ne pouvait pas dire ce qu'on pensait. » Dans les boutiques de chaussures ou de vêtements, les Noirs n'avaient pas le droit d'essayer les articles.

Comme dans un enchaînement tragiquement logique, George fils renchérit : « On a plus de droits aujourd'hui, mais c'est toujours difficile. Le racisme est profondément ancré. Je l'ai découvert de manière évidente quand je suis arrivé dans une université, majoritairement blanche. Dans le travail aussi, on doit faire plus que les Blancs pour le même salaire ou pour obtenir une promotion. » Il évoque encore l'incarcération de masse, qui touche de manière disproportionnée les hommes noirs, révélatrice des discriminations persistantes.

Immanquablement, la conversation dérive aussi sur la question des réparations dues aux descendants d'esclaves. « Nos ancêtres ont été privés de leurs droits, de leur culture, de leur identité ; quelque chose doit être fait pour réparer cette perte », estime George père. Cette question agite

régulièrement la société américaine et a ressurgi pendant les primaires du Parti démocrate. Pour beaucoup, la clé passe par l'éducation davantage que par un chèque. « Il s'agit de donner aux nouvelles générations les outils qui permettent d'avoir une meilleure vie », juge Jennifer Stacy. Dans les prochains mois, Sara Bon-Harper espère susciter des discussions autour de cette question.

Mais tous les Monroe ne voient pas d'un bon œil ce travail de mémoire mené par une poignée d'entre eux. « On a des fortes têtes dans la famille et il a fallu gagner leur confiance : ils étaient sceptiques sur l'intérêt de cette collaboration avec les gens de Highland », explique George fils. « Surtout, certains pensent encore que l'on ne peut toujours pas faire confiance aux Blancs », décrypte sans détour son père. « On a toujours la peur qu'ils nous fassent du mal », explicite Ada de sa petite voix chevrotante.

Mais ces Monroe-là se veulent aussi les fiers descendants de ceux qui ont traversé les pires épreuves. « Tous n'ont pas survécu à la traversée de l'Atlantique en bateau, aux conditions de travail sur les plantations, à la ségrégation. Nos ancêtres, si. Leur force a irrigué toutes les générations jusqu'à notre époque », veut croire George fils, déterminé à faire valoir son histoire et à l'inscrire dans le récit de la famille Monroe. Blancs et Noirs confondus. (M)